

Estonie : entre goulag et Shoah

[Jean-Yves Camus](#)

Mis en ligne le 2 janvier 2019

Paru dans l'[édition 1380](#) du 2 janvier 2019

Visite guidée au pays où l'on pense que le communisme et le nazisme, c'est la même chose, et où l'on veut chasser des migrants qui, de toute façon, n'ont pas envie de rester.

Tallinn est la capitale, aux airs de ville hanséatique, de l'Estonie (quelque 1,3 million d'habitants). Le plus petit des trois pays Baltes (qui ont célébré en 2018 le centenaire de leur indépendance) a des allures de nation modèle. Une présidente libérale de 49 ans, Kersti Kaljulaid. Un Premier ministre, Jüri Ratas, centriste. Un salaire mensuel médian à 1 200 euros et un chômage à un peu plus de 5 %, loin du marasme fréquent des pays de l'Est. Les panneaux indiquent la distance vers Stockholm et Helsinki, sur l'autre rive de la Baltique. D'autres pancartes signalent la ville de Narva, à 211 km. C'est la troisième du pays, peuplée aux trois quarts de Russes. C'est aussi la frontière : Saint-Pétersbourg n'est qu'à 130 km.

Pendant le dîner, ce 10 décembre, le téléphone sonne : ma voisine, haute fonctionnaire locale, appelle un de ses collaborateurs. Il vient de se faire agresser par des manifestants rassemblés contre l'immigration, à l'appel du mouvement ultranationaliste « Estonie intelligente et saine ». Les auteurs ? Les gros bras des Soldats d'Odin, une milice née en Finlande et qui organise des « patrouilles citoyennes » contre les migrants. Immigrés, réfugiés ? Un autre voisin de table me souffle : « *La moitié des réfugiés qu'on a acceptés travaillent dans cet hôtel ou celui d'à côté.* » En 2016, l'Estonie a accepté 107 réfugiés, puis 141 en 2017, dont 71 ont quitté le pays avant la fin de l'année. Non pas qu'il n'y ait pas de travail, mais le climat est rude et la langue l'est tout autant, avec une déclinaison à 14 cas : l'apprendre, c'est n'être compris, outre les Estoniens, que par les Finlandais. Cela fait un horizon restreint.

Avant le départ, j'avais demandé deux choses : visiter le musée consacré à la double occupation soviétique et nazie, et comprendre pourquoi le très radical Parti populaire conservateur du peuple (Ekre) figure en troisième position (16,5 % des intentions de vote) en vue des législatives prévues le 3 mars prochain, derrière les partis du centre droit. Mon intuition : que la montée de l'extrême droite locale et la crainte omniprésente de la submersion étrangère ne soient pas dues au fait que l'Estonie est un pays plus xénophobe qu'un autre, mais que sa peur de disparaître découle de sa courte, mais très tourmentée, histoire.

Rendez-vous, donc, au musée Vabamu (musée des Occupations et de la Liberté), en contrebas de la vieille ville. Un lieu privé, fondé et financé par Olga Ritso (et Walter Kistler, son mari suisse), une émigrée ayant fait fortune aux États-Unis. Sa vie résume le sort d'un pays passé sous la coupe russe au début du XVIIIe siècle, devenu libre en battant à la fois les bolcheviques et l'armée réactionnaire mobilisée par la minorité allemande (qui représentait seulement 5 % des habitants, mais détenait 58 % des terres). Née à Kiev, Olga Ritso a perdu sa mère lors de l'extermination (ordonnée par Staline) des Ukrainiens par la famine – crime que l'Ukraine qualifie de génocide. Son père fut arrêté par les communistes et retenu en URSS. Olga Ritso, elle, put passer dans l'Estonie indépendante pour y étudier. Puis le pacte Molotov-Ribbentrop a donné

carte blanche à Moscou pour annexer le pays (juin 1940). L'année suivante, l'opération Barbarossa permit aux nazis de s'en saisir jusqu'à la fin de 1944. L'URSS l'a ensuite repris jusqu'en 1991. Raison pour laquelle, nous explique la direction du musée, « *il se nommait jusqu'en 2016 musée des Occupations* ». Communiste (donc russe) et nazie (donc allemande), une mise en équivalence qui pose question. Le changement de dénomination, poursuit mon interlocuteur, « *a été très contesté, car il répondait à une volonté de sortir de la posture d'une Estonie victime des deux grands totalitarismes du XXe siècle* ». Ce qui ne convenait guère aux rescapés des geôles du KGB (toujours visitables en ville) et du goulag.

Vabamu est un musée passionnant, qui reconstitue avec force documents d'archives tout l'appareil répressif communiste, jusqu'à la « révolution chantante » qui a vu les pays Baltes s'affranchir d'une Union soviétique en décomposition. Il détaille les deux vagues de répression soviétique : celle de 1941 (10 000 personnes déportées en deux jours, dont 95 % sont mortes, par exécution ou maladie) et celle de 1949 (20 000 Estoniens emmenés au goulag). Mon guide, jeune historien et bon francophone, donne l'exemple de son grand-père : « *Déporté à Magadan, dans la région de la Kolyma, moins 40 degrés l'hiver, plus 40 degrés l'été.* » Avant d'ajouter : « *Une majorité n'est jamais revenue.* » Puis il nous montre la vitrine qui met en valeur la résistance méconnue des « frères de la forêt », ces partisans anticommunistes qui ont pourri la vie des autorités soviétiques jusqu'au milieu des années 50 et dont le dernier membre ne fut découvert qu'en... 1978 ! Il nous guide ensuite devant un bateau. Enfin, une barcasse : « *Imaginez, en 1944, des dizaines d'Estoniens se sont entassés dessus pendant trois jours de mer, avant d'arriver en Suède.* » Un pays neutre. Leur but ? Échapper à l'avancée de l'Armée rouge. Ou prendre la tangente après avoir cru que servir les nazis était la meilleure manière de se venger des communistes et de recouvrer l'indépendance...

Et c'est là que le bât blesse : cette collaboration-là, si elle n'est pas niée, est bien relativisée, non pas dans ce musée particulièrement, mais en Estonie en général. Nous en avons eu la preuve en allant à la librairie Rahva Raamat, dans le grand centre commercial Viru Keskus. Là, une pile d'ouvrages exalte la légion engagée aux côtés des nazis en 1942–1945 et les « héros » décorés de la Croix de fer de l'unité Waffen-SS estonienne formée en 1943 : Alfons Rebane (récupéré après la guerre par le MI6 britannique), Paul Maitla (exécuté par l'URSS) et Harald Riipalu (mort en Grande-Bretagne en 1961). Les auteurs vedettes de ces hagiographies ? L'ancien Premier ministre Mart Laar, un ultralibéral disciple de Milton Friedman, et un grand graphiste local, Heino Prunsveld.

C'est d'ailleurs à Tallinn qu'on perd la trace du père et du frère de Simone Veil, jamais revenus de déportation.

Relativiser la collaboration conduit inévitablement à négliger la Shoah. Ou plutôt à présenter le cas des juifs d'Estonie comme celui d'une petite minorité (quelque 4 300 personnes en 1939, bien moins que dans les autres pays Baltes) qui a été persécutée par les Soviétiques comme par les nazis. De fait, en juin 1941, l'URSS a envoyé en Sibérie environ 10 % de la population juive, considérée comme « ennemie de classe » ou opposée au régime. Les trois quarts des juifs n'ont ensuite eu la vie sauve qu'en fuyant vers la partie non occupée de l'URSS, lorsque les nazis sont arrivés. Lesquels ont liquidé les autres, environ un millier, avant la fin de 1941. Selon le musée de Vabamu, seule une douzaine de juifs parvinrent à survivre pendant toute la guerre en se cachant dans le pays. L'un d'eux, récemment décédé, figure en photo dans la catégorie des « survivants des occupations », au même titre qu'une vieille paysanne en costume traditionnel qui a connu le goulag. La différence étant, bien sûr, que la déportation des juifs avait pour finalité

leur extermination et que des camps de concentration ont existé sur le territoire de l'Estonie occupée : lors de l'évacuation par les SS de celui de Klooga, à l'été 1944, un massacre de masse a touché 2 500 détenus juifs. Estoniens et étrangers. C'est d'ailleurs à Tallinn qu'on perd la trace du père et du frère de Simone Veil, jamais revenus de déportation.

De « musée des Occupations » à « musée de la Liberté », la mémoire estonienne a fait du chemin. Ce qui n'empêche pas Ekre et sa branche jeunesse, « Le réveil bleu », de pouvoir envisager leur entrée au Parlement européen avec un agenda de révisionnisme historique assumé. Quant aux juifs, le mot de la fin revient à l'un de mes interlocuteurs étrangers, installé depuis longtemps à Tallinn : « *Ils n'étaient pas nombreux. Alors quand ils ne sont pas revenus, ils n'ont manqué à personne.* »